
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 16 /2 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.2.53567

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

dégager pour chaque ensemble un »Idealtypus«. Il en parle à plusieurs reprises, mais il ne le fait guère. Ce n'est pas sa tournure d'esprit. Il aime avant tout les successions chronologiques, qui se présentent d'abord à l'historien. Par exemple, il a donné les sens successifs de l'expression »Etat moderne« chez différents auteurs. Mais il n'a jamais cherché lui-même à dégager des traits qui auraient défini un »Etat moderne«, que l'historien pourrait isoler, et retrouver en divers temps très distants les uns des autres, et en divers continents, très éloignés les uns des autres, s'il y en a eu un. C'est dommage. Car celà aurait pu l'amener à se demander si »développement«, »évolution«, c'est la même chose que succession chronologique, dans quel cas et comment il y a influence d'un temps sur l'autre? Peut-être bien que Frédéric II n'a rien passé à Bismarck et celui-ci bien peu de chose à Hitler?

Mais celà obligerait à considérer des actes en eux-mêmes, ce qui était un des bons côtés de la vieille école positiviste, établir des faits, des comportements réels des hommes. Et certes, l'auteur a un grand souci de ces comportements effectifs, mais il ne les sépare pas des idées, des sentiments, des émotions des hommes. Si ce livre entre dans la catégorie de l'histoire comparée, il est impossible de le classer dans l'histoire des institutions ou dans celle des systèmes politiques ou dans l'histoire de l'économie, ou dans celle des idées. Car, et c'est un de ses grands mérites, il voit tout l'homme, dans sa pensée, dans ses états, dans son action. Richelieu, homme pratique s'il en fut, l'auteur cherche avant tout ses idées. Charles-Quint, qui a failli réaliser une Europe politique, il cherche à dégager sa psychologie. Frédéric II, qui a mis la Prusse au rang des grandes puissances et comme participante du concert européen, il cherche le fonds de son être. Et pour toutes les grandes personnalités, l'auteur se demande: était-il une exception en son temps ou était-il typique de son temps? Question bien posée: remettre l'individu en son temps et en son milieu. Ce qui l'amène à résoudre les contradictions de François I^{er} et celles de Frédéric II, typiques de leur temps, reproduisant les contradictions de leur époque, et plongés dans l'éternel conflit de la morale et de la raison d'Etat.

Je souhaiterais vivement avoir donné une idée, quoique certainement faible, de la richesse de ce livre et du profit qu'il y a à le lire.

Roland MOUSNIER, Paris

J. H. M. SALMON, *Renaissance and Revolt. Essays in the Intellectual and Social History of Early Modern France*, Cambridge, London, New York, New Rochelle, Melbourne, Sydney (Cambridge University Press) 1987, VII-306 p.

Cet ouvrage rassemble une série de dix études publiées depuis vingt ans et un article inédit (»Gallicanism and Anglicanism in the Age of the Counter-Reformation«). Une introduction pleine de sagesse rappelle un itinéraire intellectuel et constitue une réflexion méthodologique. Avec humour et pertinence l'auteur résume l'évolution de l'historiographie française depuis un demi-siècle. Il évoque la révolution constituée par l'apparition des Annales, les déchaînements structuralistes, le développement de l'Histoire du mental collectif, le retour de l'événement qu'il salue avec raison (»pas de changement, pas d'histoire«, p. 4). Les travaux rassemblés dans ce recueil sont délibérément axés sur les transformations politiques, sociales, mentales. Est privilégiée l'étude des crises révélatrices des structures sociales et mentales. Ici, l'auteur rejoint E. Le Roy-Ladurie (Carnaval de Romans), ou D. Richet (Conflits religieux à Paris). L'introduction annonce et explique la répartition d'articles, naturellement assez disparates, selon trois directions: Humanisme, Stoïcisme et intérêt de l'Etat – Souveraineté, résistance et obéissance chrétiennes – Structures et fissures. Ce préambule comporte également une nécessaire mise à jour de bibliographie critique sur les sujets traités, évoquant par exemple les travaux de Marc Fumaroli sur le renouveau de la rhétorique cicéronienne au début XVII^e siècle, de Gerhard Oestreich sur le néostoïcisme, d'E. Barnavi ou R. Descimon sur la Ligue parisienne.

La première section du livre est centrée sur le renouveau du stoïcisme à la fin du XVI^e siècle, l'exaltation de la vertu de prudence alors que triomphe le compromis politique et que s'épuisent les enthousiasmes militants. La distanciation à l'égard des engagements peut aussi conduire au scepticisme. Ainsi, Mathurin Régnier sur qui se clôt l'étude de la satire en France au XVI^e siècle.

Caractéristique de cette génération, le juriste protestant Ange Cappel, traducteur de l'«Agricola» de Tacite, dédié à Elisabeth d'Angleterre et de divers ouvrages de Sénèque adressés à Henri III et à ses favoris. Une personnalité fascinante de cette époque, le duc Henri de Rohan, est également l'objet d'une intéressante étude. L'examen de la vie et des écrits du gendre de Sully – notamment «De l'intérêt des princes et des états de la Chrétienté» – manifeste son pragmatisme et permet de dégager d'une vision romantique ou simplificatrice le «Huguenot warrior». Soldat philosophe, aristocrate intrigant à l'époque de la Régence, chef militaire du parti protestant puis serviteur de la politique de Richelieu, Rohan apparaît comme un héros «baroque». Salmon – comme W. Church et à l'encontre de F. Meinecke – se refuse à donner une cohérence excessive aux idées de Rohan sur l'intérêt de l'Etat et à en faire une philosophie politique revendiquant le primat de l'intérêt public cher à Richelieu et à son brain-trust.

Au travers de la crise des guerres religieuses, le XVI^e siècle finissant apparaît comme un laboratoire idéologique, théorisant l'absolutisme ou préconisant le démembrement de la souveraineté. Tels sont les problèmes qui occupent la seconde partie du livre où l'auteur part de la construction bodinienne, de son enracinement dans la crise politique, de son combat contre les adversaires de la souveraineté royale. On quitte ensuite quelque peu la France, partant des monarchomaques français, de l'humaniste écossais G. Buchanan ou de l'ultra-catholique William Reynolds pour aboutir à Locke, suivant un courant qui justifie le droit à l'insurrection contre un pouvoir tyrannique. A propos des théoriciens du XVI^e siècle, l'auteur, revenant sur la théorie du contrat, montre que le rôle, dévolu dans cette conception aux «magistrats inférieurs» de représenter le peuple et s'opposer éventuellement au souverain, subit l'influence de la théorie conciliaire chère aux gallicans. L'étude, inédite, qui est consacrée aux rapports de ces derniers avec les anglicans – notamment à l'époque du mouvement des «appelants» chez les catholiques anglais, de la parution du «Catéchisme des jésuites» d'Etienne Pasquier en France et du conflit entre Paul V et Venise – souligne d'évidentes convergences ecclésiologiques.

La troisième partie, consacrée aux crises et à ce qu'elles nous montrent des structures politiques et sociales, débute par une bonne rétrospective du vieux débat Roland Mousnier/Boris Porchnev sur les soulèvements paysans. L'auteur conclut, de manière convaincante, sur une comparaison entre les insurrections du XVII^e siècle et celles de la fin du XVI^e siècle, où les antagonismes sociaux tinrent une place plus importante alors que les mouvements du «grand siècle» étaient surtout le résultat d'une coalition des paysans, des gentilshommes et des officiers contre les exigences financières de l'Etat. Ce parallèle est d'ailleurs illustré par deux études sur les révoltes paysannes en Vivarais (1575–80) qui prennent un caractère anti-seigneurial, en raison de l'association de la noblesse locale aux exactions de la soldatesque catholique et protestante, l'autre sur l'insurrection dirigée, de 1664 à 1667, par le gentilhomme Bernard d'Audijos contre l'extension de la gabelle en Béarn. Nous rappellerons pour mémoire l'article pionnier, que les travaux ultérieurs ont pour l'essentiel confirmé, consacré par Salmon en 1972 à l'analyse sociale du groupe dirigeant de la Ligue parisienne: il montre l'évolution de la composition de ce «noyau dur», révélatrice des tensions internes du mouvement.

Le recueil de J. M. Salmon rendra de grands services aux historiens et aux étudiants modernistes.

Robert SAUZET, Tours